son. Il s'agit de considérer intuitivement les choses suprasensibles, comme on considère intuitivement les choses sensibles, en suivant les lois de la pensée. La dialectique n'est que l'observation transportée dans un nouveau domaine ; les problèmes de la raison sont analogues aux problèmes de la sensibilité; la méthode spéculative obéit aussi aux mêmes lois que la méthode expérimentale. L'attention, la perception et la détermination leur sont communes, et réclament seulement une surveillance plus rigoureuse en s'exerçant sur un théâtre qui nous est moins familier, où l'entendement n'est plus soutenu par l'activité des sens et de l'imagination. Les lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, avec les principes d'identité, de contradiction et de relation qu'elles contiennent, s'appliquent encore à la discussion des éléments rationnels, comme à la discussion des éléments sensibles de la connaissance. Elles sont elles-mêmes un des premiers objets de la dialectique, avant qu'elles deviennent le ressort de la controverse des idées. Ce sont elles qui donnent à la dialectique hégélienne son originalité, son mouvement rhythmique et son apparente sévérité. Seulement la base est fausse. Hegel a mal compris les rapports de l'antithèse avec la thèse, et tout en étendant la valeur du principe de contradiction, il l'applique sans cesse à rebours, affirmant et niant la thèse, au lieu d'affirmer et de nier les deux membres de l'antithèse (1). La dialectique de Krause ne se lance pas ainsi à l'aventure. Elle s'assure d'abord des instruments dont elle fait usage et s'oriente ensuite avec prudence dans le champ de la spéculation.

Les lois de substance, de cause, de condition, en un mot toutes les catégories de l'être considéré en lui-même, dans son contenu et dans ses rapports, sont encore des objets de la dialectique, quand elles sont fixées par l'analyse, comme chez Descartes, chez Leibnitz, chez Bordas-Demoulin, au lieu d'être poursuivies dans la série de leurs conséquences,

(1) *Théorie générale de la connaissance*, liv. III, ch. III. — Paul Janet, *Études sur la dialectique dans Platon et dans Hegel*. Paris, 1860.

comme chez Spinoza. De là autant de règles pour le mouvement dialectique de la pensée : « Tout phénomène accuse une propriété ; toute propriété révèle une substance ; tout ce qui est déterminé a une raison déterminante ; tout ce qui est conditionné suppose quelque chose d'inconditionnel. » Les canons de l'induction, exposés par M. Mill, sont les règles de la loi de causalité, dans ses rapports avec les faits donnés par l'observation. Nous en avons parlé au sujet de l'idée de cause dans l'analyse de la connaissance rationnelle. Une autre règle relative aux catégories, entrevue par Platon, et développée méthodiquement par Krause, c'est de les appliquer les unes aux autres, ou de combiner tout avec tout. L'art combinatoire s'applique à toutes les branches de la philosophie, comme moyen d'une détermination complète des objets de la pensée.

Les objets les plus élevés de la dialectique sont les formes générales du monde, le temps, l'espace, le mouvement, et les attributs ontologiques de Dieu, l'infini, l'absolu, l'immuable, le nécessaire, l'éternel, c'est à dire les choses uniques, au dessus de tout genre, dont il importe de se rendre compte avant d'aborder la métaphysique. De là une série de règles ou d'axiomes qui servent de nouveau à guider la pensée dans la discussion des problèmes de la raison : « Tout ce qui est fini est dans l'infini, sous l'infini, par l'infini ; tout ce qui est infini est unique : tout ce qui est unique est absolu ; tout ce qui est absolu est nécessaire ; tout ce qui est nécessaire est immuable ; tout ce qui est immuable est éternel. »

II

Quelque étendue que soit l'analyse, sous la triple forme de l'observation, de la généralisation et de la dialectique, elle n'est pas toute la méthode ; elle a besoin d'être complétée par la *synthèse*. La nécessité de la synthèse résulte de l'insuffisance de l'analyse, qui à elle seule ne pourrait constituer la science, faute de principes certains. Cette insuffisance de l'analyse se manifeste à son tour dans chacune de ses branches.

L'observation et l'expérimentation, pratiquées par nous-mêmes ou par nos semblables, contemporains ou prédécesseurs, ont une immense portée, j'en conviens, grâce aux instruments de précision qui accroissent dans d'énormes proportions l'activité de nos sens. Elles ne se bornent pas à constater des faits ou des phénomènes, comme l'avancent les positivistes et les criticistes, elles assignent les propriétés des corps et des esprits, car un phénomène n'est qu'une propriété en acte comme une propriété n'est qu'un phénomène en puissance. Je vais plus loin, j'admets que l'observation révèle l'essence même des choses, si l'on m'accorde que l'essence désigne l'ensemble des propriétés d'un être. Mais il ne reste pas moins vrai de dire que l'observation n'atteint pas tous les corps, tous les esprits, dans tout l'espace et dans tout le temps, qu'elle saisit seulement ce qui est ici ou là, non ce qui est au delà, qu'elle perçoit ce qui est ou a été, non ce qui sera ni ce qui doit être, en un mot, qu'elle ne peut et ne pourra jamais exprimer ses résultats sous forme d'un jugement universel et apodictique. Telles sont les limites de l'observation, que Kant a parfaitement reconnues, et ces limites lui sont imposées par sa nature même (1). Si donc l'observation était la seule méthode scientifique, la science exclurait tout principe, toute vérité générale et nécessaire, tout objet dont nous n'avons pas d'intuition sensible.

La généralisation va au delà de l'observation actuelle, mais reste dans les limites d'une observation possible. Les conclusions de l'induction et de l'analogie au sujet des espèces et des genres sont des hypothèses au moment où elles sont posées, mais doivent être susceptibles d'être un jour vérifiées, c'est à dire justifiées ou condamnées par les explorations futures. Les bornes nécessaires de toute observation sont donc aussi les bornes de la généralisation. La différence des deux procédés consiste uniquement en ce que les données de l'un sont concrètes et portent sur les propriétés des choses individuelles, tandis que les données de l'autre

(1) *La Science de l'âme dans les limites de l'observation*, Introd., ch. II.

sont abstraites et portent sur les propriétés des familles et des classes. Si donc l'induction et l'analogie, combinées avec l'observation, étaient les seules méthodes scientifiques, la science s'arrêterait à la classification et ne reposerait que sur des probabilités, au lieu de certitude, sur des hypothèses, au lieu de principes.

La dialectique dépasse la généralisation et s'élève à des conceptions vraiment générales, supérieures à toute expérience. Mais elle ne saisit ses objets que d'une seule manière, par intuition, non par déduction, et manque de criterium pour décider de la valeur de ses produits. L'observation et la généralisation peuvent encore recourir en temps et lieu à des démonstrations expérimentales, qui sont une garantie au moins tant que subsiste l'ordre actuel du monde; mais toute expérimentation cesse dans le champ de l'infini et de l'absolu. La dialectique est donc à son tour insuffisante dans ses moyens, si elle est moins restreinte dans ses objets que les procédés antérieurs. L'intuition intellectuelle n'est-elle pas une illusion de la raison, comme l'intuition sensible est parfois une hallucination de la vue? Les catégories que nous appliquons aux objets transcendants de la pensée peuvent-elles bien s'y rapporter? Nos spéculations au sujet du temps et de l'espace, de l'être et de l'essence, de la nature et de l'humanité, ne sont-elles pas des *idées*, de pures idées, des êtres de raison, privés de toute valeur objective? Voilà l'objection de Kant dans toute sa force. Nous l'admettons pour la dialectique; il y a plus, nous l'étendons à toute l'analyse, en tant que méthode transcendante.

Nos connaissances immanentes sont certaines, sans vérification ultérieure, dans les limites que nous avons assignées. Mais aussitôt que nous quittons le terrain du moi ou de la conscience immédiate, pour chercher la vérité au dehors, par voie d'observation externe, de généralisation ou de dialectique, nous sommes exposés à des illusions qu'il est impossible de dissiper par la méthode analytique. Tout ce que nous affirmons des corps, des espèces, des genres, comme tout ce que nous affirmons de l'infini et de l'absolu, n'est jamais qu'une pensée, une idée, comme l'on dit, dont

rien ne prouve la légitimité. Nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes pour voir si les choses existent réellement et sont telles que nous les pensons. C'est là le fondement du scepticisme. Nous avons beau faire des démonstrations à l'appui de nos assertions sur les propriétés de la matière; nos démonstrations expérimentales supposent comme accordé ce qui est en question, savoir que la matière existe et que notre pensée a une valeur objective; elles ne sont valables que sous la condition que ces deux points seront établis dans la suite. Toute la partie analytique de la science est donc purement *subjective*. En disant comment les choses nous sont données dans l'intuition, soit sensible, soit intellectuelle, nous disons simplement comment elles nous apparaissent, et nous ne pouvons pas garantir que ces apparences soient conformes à la réalité, sans changer radicalement le point de vue de la question.

L'analyse tout entière, considérée isolément, est donc manifestement insuffisante pour la construction de la science. Inutile d'insister; nous ne pourrions que répéter ce qui a été amplement prouvé dans la théorie générale de la connaissance. C'est du reste une concession que nous faisons à la critique. Il est facile dans l'étude des sciences naturelles d'exalter l'analyse et d'oublier la synthèse, mais les savants qui se prononcent ainsi n'embrassent pas le problème de la science dans son ensemble, comme la logique doit le faire.

La synthèse du même coup est nécessaire pour combler les lacunes de l'analyse. La synthèse est la méthode *objective*, qui change l'état de la question pour contrôler, du point de vue de l'objet, la valeur de nos jugements sur les choses sensibles et supra-sensibles. La synthèse en effet procède tout autrement que l'analyse; il ne s'agit plus de voir, mais de raisonner; il ne s'agit plus de ce qui est ou paraît être, mais de ce qui doit être; il ne s'agit plus de faits ou de propriétés phénoménales, mais de principes.

L'analyse remonte des parties au tout; la synthèse descend du tout aux parties. La première va du particulier au général; la seconde, du général au particulier. L'un de ces pro-

cédés est inductif ou généralisateur, la conclusion donne plus que les prémisses; l'autre procédé est déductif, la conclusion est implicitement contenue dans les prémisses. Bien des erreurs encore ont cours au sujet de la *déduction*. M. Mill la considère comme un cas particulier de la méthode inductive, dont elle est précisément l'opposé (1). D'autres la prennent pour une méthode distincte applicable aux mathématiques et aux sciences à priori (2). Le fait est que la déduction n'est pas une méthode spéciale; elle est le procédé de la synthèse, pourvu qu'on ne confonde pas la synthèse à son tour avec la recomposition d'un tout préalablement décomposé, comme on le fait généralement en chimie (3). La synthèse n'est pas une manipulation, mais une méthode générale, une des deux voies que peut suivre l'esprit pour constituer la science dans son ensemble, et le propre de cette méthode est de procéder par déduction, du plus au moins, du principe à la conséquence, conformément aux lois du syllogisme.

Qu'il y ait une telle méthode et un tel procédé, cela n'est pas douteux, puisque nous raisonnons et que tout esprit sensé admettra les conséquences tirées d'une série de prémisses certaines, alors même qu'il manquerait de tout moyen de vérification expérimentale. Comment connaissons-nous la masse, le volume, la densité, les distances de la terre et des astres? D'après les indications fournies par la théorie, comme corollaires des lois de la lumière et du mouvement. Comment pouvons-nous savoir que le temps et l'espace sont infinis, que le monde ne finira point, que l'âme est immortelle? Encore d'après les révélations de la théorie, comme conséquences tirées de la notion de Dieu, considéré dans ses rapports avec l'ensemble des choses. Comment décider si l'esclavage est juste, si l'hérésie doit être punie par la loi, si la peine de mort est légitime? En exposant de nouveau la

(1) Stuart Mill, *A system of logic*, book III, of induction, ch. XI, of the deductive method.

(2) Jules Simon, *Manuel de philosophie*, Logique, partie II, 4.

(3) E. Chevreul, *Lettres sur la méthode*, VIII.

théorie du droit, de la loi, de la peine, et en l'appliquant par le raisonnement aux cas particuliers qu'on nous propose. Le droit est l'ensemble des conditions nécessaires au développement de l'homme, en tant que ces conditions dépendent de la volonté d'autrui ; le développement de l'homme exige tout d'abord le maintien de sa personnalité ; or l'esclavage est la négation de cette qualité, et cette négation n'est pas le fait de la nature, mais de nos semblables : l'esclavage est donc une institution contraire au droit, c'est à dire injuste. Voilà la synthèse et la déduction. L'emploi de ce procédé ne réclame ni observation, ni intuition, ni vérification, bien que l'intuition puisse s'y joindre ; le raisonnement suffit. Nous n'avons pas de balance pour peser les astres, et cependant nous calculons leur masse ; nous n'avons pas de témoignage qui garantisse l'existence de l'âme au delà de cette vie, et cependant nous affirmons son immortalité ; nous n'avons que des expériences contradictoires sur les effets de la peine de mort, et cependant nous demandons son abolition.

La synthèse se déroule par le seul effort du raisonnement déductif. Que faut-il à la pensée pour avancer dans ce sens ? Il faut des prémisses, des propositions générales, des *principes*. Si les principes sont certains, les conclusions seront certaines ; si les principes sont hypothétiques, les conclusions seront hypothétiques, et la synthèse deviendra une hypothèse. Les mathématiques ont pour principes la quantité, l'espace, le mouvement, et se développent régulièrement sur cette base par toutes les formes du raisonnement syllogistique. La physique rationnelle a pour principes les lois de la nature et en poursuit les conséquences. Les sciences morales et politiques ont pour principes les idées absolues du bien, du juste, du beau, du vrai, et les appliquent aux actes de la vie individuelle et sociale. Dans toutes ces conditions, la déduction est possible, et chacune de ces sciences peut dès lors se construire sur ses propres fondements, d'une manière indépendante, comme un système de connaissances légitimes, pourvu que son principe soit incontestable. Cependant toutes les sciences font partie d'un

même tout, de la science une et entière ; tous les systèmes particuliers de connaissances sont autant d'organes du système général de la connaissance humaine, et la synthèse se rapporte à l'ensemble aussi bien qu'aux détails de l'organisme scientifique. Quel est donc le principe de la synthèse comme méthode générale, comme instrument d'organisation de la science une et entière ? C'est le principe premier de la pensée et de la réalité, le principe des principes, c'est Dieu.

La synthèse part de Dieu, comme l'analyse part du moi. Tous les résultats de l'analyse se rattachent au *moi* et ne sont que *nos* pensées. Tous les résultats de la synthèse se déduisent de Dieu. Si la pensée de Dieu, convenablement élucidée par la dialectique, a acquis une valeur objective et certaine, tout ce qui en dérive logiquement participe au même caractère de vérité. C'est ainsi que la synthèse est une méthode objective, qui transporte l'esprit du point de vue de la pensée au point de vue de la réalité et qui complète les données de l'analyse, en signalant la concordance ou la discordance entre nos intuitions et les choses.

Le *contenu* de la synthèse est le même dans ses traits principaux que celui de l'analyse, mais il se présente dans l'ordre inverse. L'analyse s'élève du moi au monde et du monde à Dieu ; la synthèse descend de Dieu jusqu'au monde et du monde jusqu'au moi. De là une double série de propositions qui roulent sur les mêmes objets, mais qui sont obtenues, les unes par voie d'intuition, les autres par voie de déduction, et qui se contrôlent mutuellement. La synthèse embrasse donc tout le travail de raisonnement que la pensée peut faire sur l'ensemble des choses en se fondant sur le principe infini et absolu de la science. Il s'agit de savoir quelle est la nature de Dieu, quels sont ses attributs ontologiques et moraux et comment les uns se lient aux autres. Il s'agit de savoir ce que contient l'essence divine, quels sont les rapports entre Dieu et le monde, quels sont les propriétés et les divers aspects de l'univers, quels sont les rôles de l'esprit, de la nature et de l'humanité, quels sont les principes fondamentaux de la cosmologie et des sciences parti-

culières qui sont de son domaine. Il s'agit de savoir enfin s'il existe un principe d'individualité en Dieu, si ce principe s'applique au moi, quelles sont les qualités universelles et nécesssaires des êtres raisonnables, quelle est leur destinée future, quels sont leurs rapports moraux et religieux avec l'Être suprême.

La valeur de la synthèse réside dans la *démonstration*. Point de science complète sans démonstration; point de démonstration complète sans synthèse. La synthèse seule démontre à priori. Les preuves expérimentales sont provisoires, subordonnées aux principes à découvrir par la raison pure. Les preuves à priori, fondées sur des principes certains, sont définitives, absolues, indépendantes de toute considération ultérieure, valables au ciel comme sur la terre. Toutes les démonstrations de ce dernier genre appartiennent à la synthèse; c'est un caractère distinctif de cette méthode. Les sciences qui démontrent à priori comme les mathématiques et la métaphysique suivent une marche synthétique. Qu'est-ce en effet que démontrer, sinon déduire, rattacher une thèse à son principe, tirer une conclusion d'une prémisse plus générale ou d'un argument, et montrer que la thèse doit être ce que nous affirmons qu'elle est? La forme de la démonstration est, soit un syllogisme, catégorique, hypothétique ou disjonctif, soit un polysyllogisme, comme le sorite et l'épichérème. Or la synthèse est précisément la méthode déductive, la méthode qui procède par raisonnements syllogistiques, simples ou composés, directs ou indirects, en allant du général au particulier.

C'est pourquoi la synthèse se compose d'une série de *théorèmes* comme la géométrie. Spinoza l'a exposée sous cette forme dans l'Éthique. Cette œuvre prodigieuse est la première synthèse vraiment scientifique, dont l'histoire fasse mention; mais ce n'est que la synthèse de la philosophie cartésienne. Ce qui manque à Spinoza c'est l'analyse, comme mouvement ascendant de la pensée du fini vers l'infini ou comme discussion des éléments rationnels de la connaissance. L'auteur part de la notion de Dieu, comme on doit le faire dans la synthèse, mais cette notion n'a pas été préalablement élucidée et préparée par la dialectique. Elle reste incomplète et confuse; elle n'a pas le caractère d'un principe certain, mais d'une hypothèse; cela suffit pour annuler toutes les conséquences qui en sont rigoureusement déduites. L'exemple de Spinoza vaut un long plaidoyer en faveur de l'analyse. Schelling et Hegel l'ont dédaigné, mais Krause en a tenu compte. La métaphysique de Krause se déroule en théorèmes comme celle de Spinoza, mais elle en diffère radicalement parce qu'elle a son point d'appui dans la critique approfondie des problèmes de la psychologie et de la logique.

On a reproché à Spinoza d'emprunter sa méthode aux mathématiques, d'assimiler la déduction des idées à la déduction des nombres et des grandeurs et de transformer ainsi la spéculation philosophique en un procédé artificiel et extérieur (1). Que le sentiment et l'imagination protestent contre l'aridité des formules algébriques, cela se conçoit; mais qu'une pareille accusation se produise au nom d'une doctrine rationnelle qui aspire à la sévérité et prétend se recommander par sa logique, cela n'atteste que sa propre insuffisance. Krause n'a pas le même mépris pour les mathématiques et peut certes en parler en connaissance de cause. On insiste beaucoup trop d'ordinaire sur la diversité des méthodes et pas assez sur leur similitude. Les méthodes ne varient pas selon les objets, mais selon la manière de les connaître; et comme nous n'avons que deux manières de connaître, il n'existe que deux méthodes pour l'esprit, quelque multiples que soient les objets de la pensée. Seulement l'analyse et la synthèse doivent respecter la nature propre de l'objet de chaque science : leur marche reste la même, mais leurs applications diffèrent. L'observation en psychologie n'est pas autre que l'observation en physique, quoique l'une soit interne et l'autre externe, et de même la déduction n'est pas autre en philosophie qu'en géométrie, quoique l'une porte sur des êtres et l'autre sur des formes. Les mathématiques n'ont aucune méthode qui leur appar-

(1) A. Véra, *Introduction à la philosophie de Hegel*, ch. IV, § 5. Paris, 1855.

tienne en propre, elles obéissent aux mêmes règles méthodiques que les autres sciences, mais les appliquent à leur objet spécial, à la quantité. Il n'est donc pas exact de dire que la déduction géométrique est extérieure et superficielle; elle est ce qu'elle doit être, elle pénètre jusqu'à l'essence des figures, elle se développe selon les lois du syllogisme, elle est irréprochable. Si elle est plus simple qu'en matière philosophique, cela tient uniquement à la simplicité de son objet. La philosophie, quoi qu'en dise Hegel, n'a aucune supériorité à cet égard sur les mathématiques, et la meilleure fortune qui pût lui arriver, aux yeux de tout esprit sérieux, serait d'atteindre à la rigueur des formules de l'algèbre.

La déduction a ses *règles* comme tout autre procédé méthodique. Ces règles sont connues, ce sont celles du raisonnement concluant ou de la démonstration. Pour que la déduction soit sûre, il faut d'abord que les principes sur lesquels elle se fonde et qui lui tiennent lieu d'arguments, soient nettement déterminés et préalablement reconnus comme certains, soit d'une manière immédiate par voie d'intuition, soit par l'effet d'une démonstration antérieure; il faut ensuite que l'entendement se conforme scrupuleusement à toutes les exigences du raisonnement démonstratif, que la thèse soit contenue dans les prémisses, qu'on ne sorte pas de la question, qu'on ne fasse pas de cercle, qu'on ne laisse pas de lacune dans l'enchaînement des preuves. Ces deux règles suffisent; l'une concerne la vérité réelle ou l'assertion du principe, l'autre la vérité formelle ou la liaison des pensées : d'un principe certain on ne peut déduire que des conséquences certaines, pourvu que le raisonnement soit exact. De ces deux règles la plus difficile à réaliser n'est pas de bien raisonner, mais d'avoir des principes incontestables et surtout d'avoir un premier principe qui ne puisse être pris pour une hypothèse. Les principes moyens sont déjà des théorèmes; mais le premier principe, celui qui soutient tous les autres, ne saurait être déduit. Dieu, comme fondement de la synthèse ou comme principe de la science une et entière, est en effet l'objet d'une intuition immédiate.

Mais alors n'est-il pas une illusion de la raison? C'est à résoudre cette question que sert l'analyse. Pour la métaphysique de Spinoza, de Kant, de Schelling et de Hegel, Dieu est ou reste la suprême inconnue qui doit se dégager dans le monde. Grâce à la dialectique de Krause, l'illusion se dissipe et Dieu apparaît comme une nécessité de la raison.

Les avantages de la synthèse sont maintenant faciles à apprécier. La synthèse étend, complète, démontre et réunit en forme de système toutes les vérités acquises par l'analyse. Qu'on en juge par la comparaison de la psychologie expérimentale, qui est analytique, avec la psychologie rationnelle, qui est synthétique. La première parle du moi individuel; la seconde, de tous les êtres raisonnables, en quelque temps qu'ils vivent, même de ceux que nous n'avons pas observés et que nous n'observerons peut-être jamais. La première traite des facultés, des propriétés, des relations du moi dans les limites de la vie actuelle; la seconde, des qualités universelles et nécessaires de toutes les substances spirituelles. La première nous laisse soupçonner que l'âme est immortelle, parce qu'aucun de ses attributs ne s'y oppose et que l'ordre moral semble l'exiger; la seconde prouve l'immortalité et détermine les conditions générales de l'existence de l'âme dans la vie future. La liberté, la personnalité, le devoir, le droit, la religion, la société, le progrès, attestés comme faits sur la terre, se maintiendront-ils en principe au ciel et dans le temps infini? Nous ne le savons pas par voie d'intuition, nous le pouvons savoir par voie de déduction. Oui, tous les intérêts supérieurs de la vie humaine sont implicitement renfermés dans la seule notion de Dieu, et peuvent s'en tirer comme corollaires par l'effet du raisonnement. L'induction et l'analogie ne les donnent pas; la synthèse les donne à ceux qui comprennent Dieu. Ce sont là les découvertes du syllogisme.

Mais la synthèse ne s'occupe pas seulement des êtres raisonnables. L'homme est membre de l'humanité, l'humanité est l'être d'harmonie du monde, le monde est en Dieu. La synthèse déduit tous ces termes, dont nous avons déjà quelque connaissance par l'analyse, et a de nouveau pour mis-